

**ÉLOGE HISTORIQUE DE VAUQUELIN,**  
**LU LE 26 JUILLET 1831**

(Imprimé pour la première fois en janvier 1833)

Le juste respect que l'Académie porte à la mémoire de notre illustre confrère, feu M. Vauquelin, m'oblige de reproduire son éloge historique; qui faisait partie de la séance publique de l'année dernière, et devait être lu à la suite de celui de sir Humphry Davy, mais que le temps ne me permit pas de prononcer. Ce qu'en Davy nous avons admiré, cette patience courageuse, qui, de la situation la plus triste, l'a conduit à tout ce que la société peut accorder d'honneur à ceux qui l'éclairent, n'est pas moins admirable en M. Vauquelin, parti de plus loin encore que M. Davy, car ses parents étaient encore plus pauvres, et il n'avait pas à sa portée autant d'occasions de s'instruire.

Louis-Nicolas VAUQUELIN naquit le 16 mai 1763, dans une chaumière du village de Saint-André d'Hébertot, à une lieue et demie de Pont l'Évêque (Calvados), et l'on se fera une idée de l'état de sa famille lorsqu'on saura que sa mère, en l'envoyant à l'école et voulant l'exciter à l'étude, lui offrait, comme objet d'émulation, les beaux habits de messieurs du château c'était de la livrée qu'elle voulait parler. Son bon naturel l'excitant encore mieux, il sut en peu de temps tout ce qu'on pouvait apprendre dans une école de village provision plus que légère avec laquelle cependant, à treize ou quatorze ans, il se hasarda dans le monde et alla chercher fortune à Rouen. Un apothicaire de cette ville, à qui sa figure agréa, le prit pour garçon de laboratoire, ce qui veut dire qu'il lui faisait souffler son feu et laver des cornues, condition à peine supérieure à celle qu'il avait d'abord enviée, et où certainement il n'était pas aussi bien vêtu.

Mais cet apothicaire donnait des leçons de chimie à quelques apprentis le jeune campagnard, humblement debout derrière les bancs, écoutait avec émotion. Les opérations dont il avait été le témoin et le très-subalterne collaborateur avaient d'abord frappé son esprit; maintenant il les voyait avec étonnement se lier par une théorie, former un ensemble; il se mit à prendre des notes qu'il relisait ensuite, et sur lesquelles il faisait à son tour ses réflexions, éprouvant dès lors, dans sa position malheureuse, la plus sûre des consolations accordées à l'homme, celle de l'étude. Un jour son maître le surprit à ce travail, et ce qui aurait intéressé toute âme généreuse ne fit naître en lui que de la colère; il arrache le cahier à ce pauvre enfant, le déchire, et lui défend de recommencer sous peine d'être renvoyé. M. Vauquelin a dit souvent que jamais il n'avait éprouvé une aussi vive douleur; il versa des larmes amères, et ne pouvant plus supporter la vue de cet homme injuste, il vint à pied à Paris, avec son petit paquet sur le dos, et dans sa poche six francs qu'une personne charitable lui avait avancés.

Deux pharmaciens l'employèrent successivement, mais sentirent si peu ce qu'il pouvait valoir, qu'étant tombé malade, l'Hôtel-Dieu (et l'Hôtel-Dieu de ce temps-là ) fut son seul asile; et lorsque, après en être sorti il voulut chercher quelque nouvel emploi sa pâleur et sa faiblesse le firent partout rebuter.

Sans ressources, sans savoir comment il vivrait le lendemain, il marchait au hasard le long de la rue Saint-Denis, pleurant à chaudes larmes et prêt à se livrer au désespoir; enfin il tente encore un essai, et cette fois il rencontre quelque sensibilité. Un pharmacien nommé Cheradame (car il est juste de conserver le nom de celui à qui son humanité procura la bonne fortune de conserver un Vauquelin), M. Cheradame, dis-je, touché de sa triste position, le recueillit et le traita comme un homme doit être traité. Avec le courage renaquit son ardeur pour apprendre; ce qu'autrefois il avait écrit dans ses cahiers déchirés par son maître de Rouen ne s'était point effacé de sa mémoire il y rattachait les phénomènes dont chaque jour son état le rendait témoin, et même lorsqu'il trouvait quelques matériaux à sa disposition, il s'essayait à faire des expériences. On le surprenait quelquefois comme en extase devant des précipitations qu'il venait d'opérer il était déjà chimiste presque avant de savoir au juste ce que c'était que la chimie. Mais la chimie ne l'occupait pas seule; il avait senti la nécessité de savoir le latin pour continuer ses études, et pour cet effet il imagina d'arracher les feuilles d'un vieux

dictionnaire, et, dans la rue, lorsqu'il portait des remèdes ou faisait d'autres commissions, il en tenait toujours quelqu'une à la main, et s'opiniâtrait à la relire jusqu'à ce qu'il en eût appris tous les mots par cœur. Il suivait aussi les jeunes élèves en pharmacie dans leurs herborisations, se mêlait à eux, et les étonnait par sa facilité à retenir les noms des plantes et même leurs caractères.

Tant d'application, et des succès réellement très-rapides pour un écolier si mal préparé faisaient souvent le sujet des conversations de M. Cheradame. Il en parla à notre célèbre confrère feu M. Fourcroy, son parent, qui, opprimé aussi dans sa jeunesse par la pauvreté, devait naturellement compatir au sort d'un jeune homme dont la position avait tant de rapport avec la sienne. Des offres modestes, les seules que dans ce temps-là il fût en état de faire, furent acceptées avec joie, et dès lors il s'ouvrit pour M. Vauquelin une carrière aussi brillante qu'auparavant il en avait eu une triste et sans espoir. Devenu par degrés l'aide, l'élève de Fourcroy, le compagnon assidu de tous ses travaux, enfin son ami intime, leurs deux noms sont unis pour un si grand nombre de mémoires, d'expériences et de découvertes, qu'ils demeureront inséparables dans l'histoire des sciences, et, ce qui peut-être est plus remarquable encore, ce qui fait à l'un et à l'autre un honneur égal, c'est que, pendant plus de vingt-cinq ans aucune humeur, aucune vivacité n'ait, je ne dis pas altéré, mais refroidi un instant ce dévouement mutuel, dont les effets se sont même prolongés longtemps après la mort de Fourcroy.

Dès le premier moment, M. Fourcroy ne négligea rien pour compléter l'éducation de son élève; il devint son précepteur, et il avait presque tout encore à lui apprendre. A mesure qu'il lui faisait connaître les bons auteurs anciens et modernes, qu'il lui formait le langage et le style, il l'introduisait dans le monde et le présentait aux hommes occupés des sciences. Il le fit admettre dans cette société qui avait entrepris la réforme de la théorie de la chimie et même de son langage. Enfin, il concourut de tout son pouvoir à le faire entrer à l'Académie des Sciences.

Le crédit que les événements politiques lui donnèrent fut sans cesse employé à améliorer la position de M. Vauquelin les nominations d'inspecteur des mines, de professeur à l'école des mines et à l'École Polytechnique, d'essayeur des matières d'or et d'argent, furent les effets de son influence et lors même que la réputation d'un pareil élève aurait déjà pu lui rendre la protection de son maître moins nécessaire, ce maître ne cessa point de saisir toutes les occasions d'avancer sa fortune. C'est ainsi qu'on vit M. Vauquelin porté à la chaire de chimie du Collège de France, à une place dans le Conseil des arts et du commerce, qu'il fut nommé l'un des commissaires chargés de la préparation de la loi sur la pharmacie et l'un des examinateurs de l'École Polytechnique, qu'enfin il devint le collègue de Fourcroy lui-même au Muséum d'histoire naturelle.

Sans doute, dans ces promotions, le directeur général de l'instruction publique était secondé par le vœu de tous les admirateurs des travaux de M. Vauquelin, généralement touchés de la douceur de son caractère mais, s'il n'eût pas également été dirigé par ses sentiments personnels, combien d'autres usages n'aurait-il pas eu le droit de faire de son pouvoir sans que personne pût l'en blâmer? Aussi la reconnaissance de M. Vauquelin fut-elle toujours entière et sans réserve. Aucune recherche demandée par Fourcroy ne le rebutait; aucun partage de gloire, même lorsque la part dans le travail n'était pas égale, ne lui semblait injuste. Ce n'était pas toujours Fourcroy qui avait fait les expériences, mais c'était lui qui avait formé l'expérimentateur; tout lui appartenait, et tout ce qui tenait à ce bienfaiteur appartenait aussi à Vauquelin. Longtemps après la mort de Fourcroy, il a eu soin de ses sœurs, pauvres, âgées et malades, comme il aurait fait de sa propre mère. Il a renoncé pour elles au plaisir d'avoir lui-même une famille, et elles sont mortes dans sa maison, au milieu des attentions les plus tendres et les plus empressées.

D'après ce qui vient d'être dit ici, on sent qu'une grande partie de l'éloge de M. Vauquelin doit être celui de M. Fourcroy et, en effet, nous y avons parlé de leur grande expérience sur la Composition de l'eau par la combustion du gaz hydrogène de leurs immenses travaux communs sur l'urée, sur les différentes espèces de calcul et de Concrétions animales et végétales; de leur analyse des os, de leurs recherches sur les combinaisons de l'acide sulfureux, sur la strontiane, sur les métaux unis au platine, sur l'arragonite, sur un grand nombre de substances des trois règnes, enfin, des nombreuses

expériences par lesquelles ils ont cherché à consolider les bases de la nouvelle théorie chimique; nous en avons parlé, dis-je, de manière à nous dispenser d'y revenir en ce moment.

Dans ces écrits, au nombre de plus de soixante, on reconnaît à la fois les vues étendues de Fourcroy, ce désir de tout essayer, de tout connaître, qui formait un des caractères de son esprit, et le sang-froid, l'activité calme, mais soutenue et toujours ingénieuse, par laquelle M. Vauquelin l'aidait à arriver à son but.

Mais, quand on ne ferait aucune part à ce dernier dans ces ouvrages communs, le rang qu'il doit occuper parmi les chimistes ne serait pas beaucoup changé ; ceux auxquels il a travaillé seul, et qui ne portent que son nom, suffiraient amplement pour lui en assigner un des plus distingués. Leur nombre même a déjà quelque chose de surprenant. Nous nous sommes assuré qu'il en existe plus de cent quatre-vingts, tant sur la chimie proprement dite que sur les matières des sciences naturelles sur lesquelles la chimie peut porter quelques lumières.

Dès 1791, il en paraît dans les Annales de chimie; à partir de cette époque il n'est point publié à Paris de recueil périodique consacré aux sciences qui n'en contienne plusieurs chaque année; personne n'a mieux montré ce que peut faire l'homme qui se dévoue tout entier à une science, qui lui donne tout son temps, toutes ses facultés.

Tel a paru M. Vauquelin à tous ceux qui en ont approché. Il était tout chimiste, chimiste chaque jour de sa vie et pendant la durée de chaque jour; toute recherche, tout examen lui convenait, pourvu qu'il eût quelque rapport à la chimie. On ne pouvait lui faire plus de plaisir que de lui demander en ce genre quelque nouveau travail. De lui-même il se proposait rarement de ces problèmes élevés qui peuvent influer sur les grandes doctrines des sciences; c'était en quelque sorte pour analyser qu'il analysait : sels, pierres, minéraux, produit des plantes ou des animaux, tout ce qui se prêtait à l'analyse, il en faisait son dévou. Ses résultats, quels qu'ils fussent, il les imprimait à mesure, sans trop s'inquiéter des conséquences; mais, comme tout se lie dans la nature, il n'en est presque aucun, tout isolé qu'il parût d'abord, qui n'ait conduit à perfectionner quelque procédé des arts, à compléter quelque théorie, à rectifier quelques opinions reçues, ou même à découvrir quelque vérité plus générale. C'est ainsi qu'il a répandu sur la minéralogie et la métallurgie, sur la physique végétale et animale, sur la matière médicale et la pharmacie, des lumières abondantes et inattendues.

En chimie animale, par exemple, les expériences qu'il présenta en 1791 à l'Académie, lors de sa candidature, prouvèrent que la respiration des insectes et des autres animaux à sang blanc est de la même nature, et produit sur l'air atmosphérique les mêmes effets que celle des animaux supérieurs.

Plus tard, l'examen comparatif qu'il fit de la Coquille de l'œuf, des excréments de la poule et de la substance dont elle se nourrit, concourut puissamment à renverser les hypothèses qui faisaient créer la pierre calcaire par les forces vitales des animaux. M. Brande avait prouvé que le sang ne tire sa couleur d'aucune combinaison du fer, mais d'un principe animal particulier. M. Vauquelin a montré la méthode la plus directe d'obtenir séparément ce principe.

L'analyse des cheveux et des principes très compliqués qui entrent dans leur composition, et qui occasionnent leurs diverses couleurs, c'est encore à lui que la physiologie la doit.

Elle lui doit une Analyse du Chyle, où il reconnut déjà une partie des principes à l'entretien desquels ce liquide doit servir dans le corps animé.

Les rapports singuliers de composition qu'il a découverts avec Fourcroy entre le sperme des animaux et la poussière fécondante des végétaux ont donné lieu à des considérations qui ne sont pas sans intérêt : nous en dirons autant de ses Recherches sur le mucus animal.

Parmi ses grands travaux sur l'urée et sur les calculs dont nous avons parlé dans l'éloge de Fourcroy, M. Vauquelin rencontra un fait très-remarquable et qui lui est propre, c'est que l'acide du

benjoin, ce produit d'un arbre étranger, existe tout formé dans l'urine des quadrupèdes herbivores de notre pays. Voilà des intestins, une circulation des reins, employés dans un animal à combiner les éléments gazeux, dans le même ordre, dans la même proportion que les racines, le tronc et les fruits d'un arbre.

Lorsqu'il dut pour la forme, à l'époque de sa nomination à la Faculté, se faire recevoir docteur en médecine, il choisit pour sujet de sa thèse l'analyse de la substance qui, dans l'économie animale, sert d'instrument aux fonctions les plus mystérieuses, celle qui compose le cerveau, la moelle de l'épine et les nerfs. Il ne s'attendait pas, sans doute, à découvrir comment ces fonctions s'opèrent et, en effet, à cet égard, la chimie ni l'anatomie ne nous enseigneront jamais rien; mais il n'était point inutile de rechercher ce qu'elle a de propre, de constater ses différences dans les différentes parties du système et ses ressemblances dans les divers genres d'animaux. C'est ce que M. Vauquelin nous fait parfaitement connaître.

La chimie végétale lui est plus redevable encore. Les sèves, les sucres propres de plusieurs arbres, les remèdes les plus usités que la pharmacie tire du règne végétal, les différentes farines et autres substances alimentaires fournies par ce même règne plusieurs de celles que les arts en obtiennent, ont été soumises à son analyse. Ses examens chimiques de la Casse, du Tamarin, de l'Ellébore, de la Belladone, des Quinquina, des diverses Soudes, des diverses Daphnés, de plusieurs Solanums, de l'Ipecacuana, sont des modèles de patience et de sagacité; et cependant les alcalis d'espèces singulières qui forment les principes actifs d'un grand nombre de ces médicaments, la morphine, découverte par M. Sertüner, la Quinine, plus importante encore, due à MM. Pelletier et Cavenlou et d'autres encore ont échappé à sa laborieuse investigation tant il est vrai que l'assiduité la plus entière, la plus grande sagacité, ne suffisent pas toujours pour arriver à la vérité si le hasard ne la seconde.

Mais c'est surtout dans le règne minéral que les travaux de M. Vauquelin ont donné les résultats les plus importants pour la science. Il travaillait, sur l'invitation du Conseil des mines, et avec le secours d'habiles élèves que cette administration lui avait donnés, à l'analyse chimique des minéraux, en même temps que M. Haüy s'occupait de leur structure cristalline et de leurs autres propriétés physiques pour le grand traité de Minéralogie que le même Conseil lui avait demandé. Dans cette occasion M. Vauquelin s'associa presque à M. Haüy, comme auparavant à M. Fourcroy, et son nom paraît aussi souvent dans les pages de ce livre immortel que ceux des Klaproth, des Bergmann, et des autres analystes les plus renommés.

C'est même par ses travaux que l'harmonie de la cristallisation avec la composition a été le mieux démontrée. Souvent l'identité de composition qu'il découvrait entre des corps de figure en apparence différents, engageait Haüy à les étudier de nouveau, et faisait reconnaître des analogies de structure qui lui avaient échappé; plus souvent encore une ressemblance, ou une différence, découvertes dans la structure, se trouvaient confirmées par des rapports ou des différences dans l'analyse. Cela parut surtout lors de la découverte que fit M. Vauquelin de la terre nommée glucine; car il est, après Klaproth, un des premiers qui aient eu l'honneur de découvrir de nouvelles substances élémentaires. Le nom de cette terre nouvelle exprime la saveur sucrée des sels qu'elle forme avec les acides. Notre chimiste l'obtint du béril ou aigue-marine, genre de pierre dont la cristallisation est la même que celle de l'émeraude; il ne l'avait pas d'abord remarquée dans cette dernière, sans doute à cause de la petite quantité qu'il en avait soumise à l'analyse; mais sur la demande d'Haüy, il en renouvela l'examen, et la glucine, s'y étant trouvée, devint un sujet de triomphe pour la cristallographie.

Une découverte encore plus brillante fut celle du métal à qui les belles couleurs qu'il prend dans les différents degrés d'oxygénation, et celles qu'il donne aux minéraux dont il est un des composants; firent imposer le nom de Chrome. La vive écarlate du Plomb rouge de Sibérie, le rose dit Rubis spinelle, le vert si pur de l'Émeraude, sont dus à l'acide et à l'oxyde de ce métal. On en fabrique un jaune orangé, l'une des couleurs les plus nettes et les plus durables que les peintres puissent

employer, et un émail vert, le seul vert pur et profond qui se laisse appliquer à la porcelaine dure. M. Laugier l'a retrouvé jusque dans les pierres tombées de l'atmosphère.

Feu M. Delille, à qui l'on venait d'expliquer la propriété singulière de ce nouveau métal inspiré par ces phénomènes remarquables, fit presque sur-le-champ les beaux vers où il les exprime avec un rare bonheur.

« Peintre des minéraux, de nos plus belles fleurs;  
Il distribue entre eux les brillantes couleurs;  
L'émeraude par lui d'un beau vert se colore;  
Il transmet au rubis la pourpre de l'aurore;  
Quelquefois, du plomb vil fidèle associé,  
Teint d'un vif incarnat son obscur allié  
Tantôt, rival heureux des couleurs japonaises,  
Avant qu'elle ait de Sèvres enduré les fournaies,  
Il peint la porcelaine, et lui prête, à nos yeux,  
Ces fonds verts et brillants qui résistent aux feux.  
Notre siècle en est fier, et, par un juste hommage,  
Un jour de Vauquelin y gravera l'image. »

(Les Trois Règnes, chant V.)

Ce que Delille n'a pas dit, mais ce dont les amis des lettres ne peuvent guère douter, c'est que ces vers seront pour notre confrère un monument plus durable que toutes les images, de quelque métal qu'elles soient. Pour lui, les monuments l'occupaient peu; un fait nouveau de chimie l'intéressait plus que l'opinion de la postérité, et je ne sais s'il a jamais lu les vers que je viens de rappeler.

Rien, en effet; ne pouvait être plus simple que son genre de vie; personne n'était plus étranger aux affaires de ce monde. Arrivé sans efforts de sa part, et toujours par l'impulsion d'autrui, d'un état voisin de l'indigence à une fortune très-considérable, et qui augmentait d'autant plus rapidement qu'il ne connaissait aucun besoin personnel; porté même, après la mort de Fourcroy, à la chaire que son protecteur laissait vacante à la Faculté de médecine, et cela par un hommage spontané de tous les candidats qui renoncèrent unanimement à concourir avec lui; décoré successivement, et sans aucune demande de sa part, de toutes les marques d'honneur compatibles avec sa position sociale, il ne s'était jamais douté de la nécessité de cultiver les hommes en place ou leurs familiers subalternes, pour s'avancer et se maintenir, lorsqu'à près de soixante ans; il se vit troublé dans cette paisible existence et de la manière la plus imprévue. En 1824, quelque tumulte d'écoliers engagea l'Université à prendre envers la Faculté de médecine une mesure qu'un si mince prétexte ne semblait point motiver. Elle fut cassée et recomposée, et les noms de Vauquelin, de Jussieu, de Pinel et de Dubois furent du nombre de ceux que l'on oublia de replacer sur la liste; oubli doublement étrange, car ce n'étaient pas seulement des hommes dont la haute célébrité avait puissamment concouru à celle de l'école, mais des hommes dont le genre de vie était plus particulièrement caractérisé par un grand éloignement pour ce qui pouvait ressembler le moins du monde à de la turbulence.

C'est ainsi que trop souvent les hommes les plus purs agissent contre leurs propres intentions, lorsqu'ils se laissent conduire dans le détail des affaires par ceux dont ils ne démêlent pas les intérêts cachés. Le peu d'importance de cette perte sous le rapport de la fortune, et le nom de ceux qui la supportaient avec lui, pouvaient sans doute rendre M. Vauquelin assez indifférent sur une disgrâce aussi peu méritée; le public, le gouvernement même, après avoir reconnu son erreur, semblèrent à l'envi s'efforcer de lui offrir des réparations. Il eut une preuve marquée de l'estime des habitants du département qui l'avaient vu naître dans sa nomination à la Chambre des Députés; mais rien ne le consolait d'avoir été expulsé de la chaire que son maître, son ami, l'homme à qui il devait tout, lui avait en quelque sorte léguée, et qu'il regardait comme son plus beau titre.

Dès lors une tristesse sensible s'empara de lui; il fit plus tard de grandes maladies, et ne retrouva plus la force de s'en relever. Ses entrailles furent affectées d'une manière permanente. Quelque séjour dans son pays natal, en 1829, sembla lui rendre un peu d'énergie mais une course à cheval trop prolongée, et par un mauvais temps, ensuite quelques écarts dans le régime, lui causèrent des rechutes auxquelles les soins les plus empressés de ses amis, accourus de Caen et de Paris, ne purent apporter aucun soulagement. Il mourut dans la nuit du 14 au 15 octobre 1829, au château d'Hébertot, où le propriétaire, M. Duhamel, s'était empressé de lui offrir un logement dès qu'il avait su que son état empirait, et de lui prodiguer toutes les attentions que pouvaient dicter une estime profonde et la bienveillance la plus délicate.

Il était impossible de ne pas éprouver ce sentiment pour cette alliance de la science et de la modestie qui caractérisait M. Vauquelin. Riche, considéré, entouré d'élèves dévoués, célèbre dans tous les pays où l'on cultive les sciences, il n'avait rien changé dans les habitudes de sa jeunesse. Chaque année il retournait à son village, où il possédait de grandes propriétés.

Il y renouvelait amitié avec les paysans qui avaient été ses camarades de jeux et de travail il y retrouvait surtout sa vieille mère, filant comme au temps où elle n'avait à elle que sa pauvre chaumière; il la promenait dans la campagne, la conduisait avec lui dans ses visites, et ne se laissait point inviter sans elle, quels que fussent le rang et l'opulence de ceux qui l'invitaient.

A Paris sa vie n'était guère moins simple; il la partageait entre son laboratoire et quelques amis qui, encore, pour la plupart étaient aussi ses compagnons de laboratoire : sa douceur, son beau regard, des idées fines et quelquefois plaisantes, mais toujours présentées avec réserve, donnaient à sa conversation un caractère tout particulier. Son langage était le même dans cet humble cercle et dans la société des personnages les plus élevés, et il ne faisait pas plus de façon avec le dominateur de l'Europe, qui voulait le voir quelquefois, qu'avec le moindre des pharmaciens qui suivaient ses cours.

Un jour que le premier consul avait reçu une lettre toute blanche, et que ses familiers en étaient effrayés, les uns supposant qu'il y avait quelque écriture en encre sympathique, d'autres allant même jusqu'à soupçonner une tentative criminelle, M. Vauquelin, appelé, après avoir bien examiné le papier, se rappelant tout d'un coup la date du jour, s'écrie « Eh mon Dieu! c'est tout « simplement un poisson d'avril » : il n'y eut que lui, même dans ces commencements, qui osât croire que l'on pût se jouer ainsi de la toute-puissance.

Sans doute, si on le compare au génie extraordinaire dont j'ai raconté la vie au commencement de cette séance on ne peut pas dire que M. Vauquelin, malgré ses innombrables recherches, malgré les découvertes intéressantes et singulières dont il a enrichi les sciences, puisse être égalé à M. Davy. Toutefois les sciences ne lui devront peut-être pas une reconnaissance moins durable. Celui-ci a plané comme un aigle sur la vaste étendue de la physique et de la chimie; il a fait luire de haut sur l'une et l'autre un jour éclatant, leurs doctrines à sa vue ont dû se disposer dans un ordre tout nouveau, Vauquelin, plus modeste, a porté la lumière sur leurs détails les plus cachés; il l'a fait pénétrer dans leurs recoins les plus obscurs. Si le nom de l'un est écrit en tête de tous les chapitres, celui de l'autre paraîtra dans tous les paragraphes. Le génie du premier a créé de brillantes théories la sagacité du second a fait connaître une multitude de faits particuliers; mais on sait que le microscope n'a pas été moins fécond en merveilles que le télescope, et l'histoire de la science celle de M. Davy en particulier, nous apprend que les théories passent rapidement, mais que les faits bien constatés demeurent éternels.